



# Note sur l'emploi de *on* chez Charles-Ferdinand Ramuz

COMMUNICATION DE MARIE-JOSÉ BÉGUELIN  
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 12 JANVIER 2013

L'concurrence entre *on* et *nous* qui s'est instaurée en français familier a retenu l'attention de nombreux commentateurs, du puriste inquiet au sociolinguiste soucieux d'éclairer les conditions d'emploi respectives de ces deux pronoms<sup>1</sup>. Dans la présente communication<sup>2</sup>, je commencerai par faire le point sur cette situation de variation linguistique intrigante (§§ 1-4). Puis j'examinerai, au § 5, le sort du couple *on* et *nous* dans un roman de l'écrivain vaudois Charles-Ferdinand Ramuz intitulé *La Beauté sur la terre* (1927). On verra que l'écrivain vaudois, indifférent aux prescriptions normatives, privilégie *on* au détriment de *nous* chaque fois qu'une alternance est grammaticalement possible ; on verra aussi que sous sa plume, l'usage de *on* est mis au service d'intentions stylistiques raffinées, quasi expérimentales par endroit.

---

<sup>1</sup> Cette concurrence (p. ex. entre *nous*, *nous mangeons* et *nous, on mange*) est réputée propre au français. Elle trouve un analogue dans la structure *noi si va a cenare* de l'italien toscan, dont l'acceptabilité prête à discussions sur les forums électroniques traitant de la langue italienne.

<sup>2</sup> Une version plus développée de ce texte est parue dans les actes du colloque «*Noi – nous – nosotros*». *Sulle tracce di un pronome*, qui s'est tenu à l'Université de Zurich (19-20 octobre 2012). Outre mes confrères et consœurs de l'Académie royale, je remercie, pour leurs réactions et leurs fructueuses remarques, Alain Berrendonner, Laure Anne Johnsen, Thérèse Jeanneret et Nunzio La Fauci.

## I. *Nous* ET *on* DANS LE SYSTÈME DES PRONOMS

### I.1. Valeurs sémantiques

Abordé de manière un peu large, en y incluant *on* et *ça*, le système des pronoms personnels sujets du français peut être synthétisé sous la forme du tableau suivant :

	+ personne		- personne		
	+ locuteur	+interlocuteur	+ catégorisé (masc. / fém.)	+ animé	- catégorisé
+ singulier (= individu)	1. JE	2. TU	3. IL, ELLE		
+ pluriel (=classe)			6. ILS, ELLES		
∅ (extension vague)	4. NOUS	5. VOUS		ON	ÇA

Tableau 1. Aperçu du système des indices clitiques du français

Ci-dessus, les pronoms (ou mieux : indices personnels) sont d'abord opposés selon l'axe *personne-non personne* — au sens d'acteur ou non de la situation de parole (Benveniste, 1966 = 1946). À son tour, la catégorie [+ personne] est articulée en formes marquées [+ locuteur] (*je, nous*) et formes marquées [+ interlocuteur] (*tu, vous*). Quant à la catégorie [- personne], trois indices en relèvent : *il(s)/elle(s)*, *ça* et *on*. *Il(s)/elle(s)* reçoit le trait [+ catégorisé], car il intègre une marque de genre, imposée par une entité lexicale sous-jacente<sup>3</sup> ; *ça*

<sup>3</sup> Cf. Tasmowski & Verluyten, 1985 ; Berrendonner & Béguelin, 1995. Le cas du *il* impersonnel est évidemment réservé.

est, au contraire, [- catégorisé] ; enfin *on* se distingue des deux précédents par un trait [+ animé], du fait qu'il ne se dit pas des choses.

Relevons que *nous* et *vous* ne sont pas assignés ici, comme le font les grammaires traditionnelles, à la catégorie du « pluriel ». En effet, ces indices sont compatibles avec le singulier, comme en témoignent les *nous* dits « de majesté » ou « d'auteur », ou le *vous* de politesse. Dans la foulée de Guillaume, 1919, Benveniste, 1966 (= 1945), Riegel *et al.*, 2009 : 363, on considérera donc que *nous* et *vous* relèvent non du pluriel, mais de l'*extension vague*<sup>4</sup>, propriété qu'ils partagent avec *on* et *ça* du côté de la non-personne. Cette affinité explique d'ailleurs que dans la langue de tous les jours, *on* soit entré en concurrence avec *nous* sujet (voir la flèche dans le Tableau 1<sup>5</sup>). Quant à l'indice *il(s)/elle(s)*, il relève bel et bien de l'opposition singulier-pluriel, celle même qui dans la catégorie nominale oppose *un chat* (= individu) à *des chats* (= classe).

### 1.2. Latitudes référentielles

Bien qu'ils s'opposent au plan sémantique, les indices personnels ont en commun une grande plasticité référentielle. Ainsi, il est bien connu que certains *je* désignent *de facto* l'allocutaire, et certains *il/elle* le locuteur (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 62-66). Voici des exemples qui illustrent les virtualités référentielles de *nous* :

- (1) (a) Il fait froid. Boutonnons **mon** pardessus. (E. Dujardin)
- (b) **Vous et moi, nous** devons décider du décor. (Bosquet, 1978 < F)
- (c) Alors **on** s'est fait maçons, **Décosterd et moi**. (Ramuz, *La Beauté sur la terre*, 57)
- (d) L'huître n'est pas si malheureuse que **nous** [*i.e.* nous autres, êtres humains] (Montesquieu, 1755 < F)

---

<sup>4</sup> *Nous* n'est pas « un “ je ” quantifié ou multiplié, c'est un “ je ” *dilaté* au-delà de la personne stricte, à la fois accru et de contours vagues. » (Benveniste, 1966: 235 (= 1946)).

<sup>5</sup> Dans le Tableau 1, c'est donc par commodité que cet indice a été assigné à une case déterminée ; en réalité il fonctionne comme hyperonyme de tous les animés (cf. Moignet, 1965).

Dans (1a), l'énonciateur s'adresse à lui-même une injonction à l'impératif, et la marque de quatrième personne *-ons* de *boutonnons* est compatible avec la première personne exprimée par le possessif *mon*. Dans les items suivants, la référence de *nous* inclut, en plus du locuteur, un *tu-vous* (1b), ou encore un *il(s)/elle(s)* excluant le *tu* (1c)<sup>6</sup>. Par ailleurs, en fonction des contextes et des genres de discours, la quatrième personne s'interprète à différents degrés de généralité (voir Coursil, 2000 ; La Fauci & Tronci, 2013 et plus bas les exemples (9)). Dans l'extrait de Montesquieu (1d), *nous* vise ainsi l'espèce humaine dans toute son étendue.

Quant à *on*, tantôt ses emplois se différencient de ceux de *nous*, tantôt au contraire ils se recoupent avec eux. Alors que Moignet (1965 : 158) voyait dans *on* « le maximum indépassable de l'indétermination du sujet », d'autres chercheurs l'ont comparé à Protée, à un illusionniste ou à un caméléon (Peeters, 2006 : 204). Voici quelques exemples de cette surprenante souplesse référentielle :

- (2) (a) **On** m'a proposé de rester ; j'ai refusé. (Alain-Fournier, 1914)  
 (b) [À quelqu'un qui frappe à la porte] **On** arrive, **on** arrive !  
 (c) Quand tu étais loin, **on** était fières de toi. (Birabeau < Sandfeld, 1970 : 333)  
 (d) Alors, **on** ne salue plus ?  
 (e) **On** a bien mangé, ces messieurs-dames ? (adressé aux dîneurs par le restaurateur)  
 (f) **Vous et moi**, **on** est maudites ! (Thérèse, 1985 < F)  
     **Lui et moi**, **on** se causera un jour. (Carco, 1925 < F)  
 (g) **On** se calme ! / **On** applaudit bien fort ! (= toutes les personnes présentes ; < Manno, 1998)  
 (h) **On** a souvent besoin d'un plus petit que soi. (La Fontaine, Fables, II, II)

---

<sup>6</sup> Interprétations inclusive *vs* exclusive de *nous*.

En (2a), *on* pointe un référent « délocuté », qui n'est ni locuteur, ni interlocuteur et qui n'a pas à être désigné plus précisément ; son sens est celui d'un indéfini, et *nous* serait ici exclu. Dans (2b-c) au contraire, *on* semble inclure le locuteur (ce qui dans (2c) pourrait être explicité à l'aide d'une apposition du type *elle(s) et moi*, voir l'exemple (2f)<sup>7</sup>). Dans (2d-e), la référence est en revanche centrée sur la deuxième personne, avec possibilité de déborder, mais l'énonciateur lui-même n'est pas concerné. Les *on* des exemples (2f) équivalent à un *nous* soit inclusif, soit exclusif. Quant aux *on* de (2g-h), ils sont génériques à des degrés divers.

La polyvalence référentielle de *on* trouve une contrepartie dans les accords auxquels il donne lieu ; ainsi la séquence *on est couvert / couverts / couverte / couvertes* admet les quatre possibilités d'accord du prédicat, ce dont témoigne l'exemple (2c) ci-dessus. Enfin, confronté à la quatrième personne *calmons-nous*, (2g) maintient une ambiguïté intéressante, amplement exploitée par les sujets parlants : le *on* qu'il contient peut ou non inclure *je*, alors que *nous* l'inclurait forcément :

Le pronom *ON*, comme beaucoup d'autres, est malléable selon l'axe de la plus ou moins grande généralité. Ce qui fait son originalité, en revanche, c'est qu'il semble être le seul à pouvoir manifester cette dualité d'interprétation entre 'un ensemble de personnes dont je fais partie' et 'un ensemble de personnes dont je suis exclu'. Là réside la très grande différence avec *nous*, qui inclut toujours la présence du 'moi'. (Blanche-Benveniste, 2003).

Qui plus est, il n'est pas rare de voir se succéder dans le discours deux *on* non coréférentiels<sup>8</sup>, dont l'un inclut et l'autre exclut le locuteur. Les exemples (3), mais aussi plus bas (5c) ou (10d), illustrent ce phénomène :

---

<sup>7</sup> À date ancienne déjà, on rencontre des séquences comme : *On le visitera / Moy et vous, chaque semaine* (Miracles de Notre-Dame, XIVe siècle < Moignet, 1965). La référence de *on* peut être précisée par d'autres moyens encore, ainsi dans le passage suivant : *On fait la cueillette de la mousse pour les guirlandes et on est trois filles*. (Ramuz, *La Beauté sur la terre*, 225).

<sup>8</sup> « Dépourvu de toute marque de nombre (a fortiori d'unicité) et de toute marque de personne, ce pronom [i.e. *on*] se trouve apte à désigner déictiquement n'importe quel ensemble d'êtres animés,

- (3) (a) *on*<sub>i</sub> le renvoie comme ça et *on*<sub>j</sub> nous le renvoie comme ça (au guichet d'une banque, à propos d'un chèque, < Blanche-Benveniste, 2003 : 43)
- (b) L'huître n'est pas si malheureuse que nous, *on*<sub>i</sub> l'avale sans qu'elle s'en doute ; mais pour nous, *on*<sub>j</sub> vient nous dire que nous allons être avalés et *on*<sub>j</sub> nous fait toucher au doigt et à l'œil que nous serons digérés éternellement. (Montesquieu, *Correspondance*, 1754)

Des études comme celles de Bouquet, 2004, et de Malrieu, 2007, ont pris pour objet l'interprétation de *on*, en la mettant en lien avec les genres de discours.

## 2. CONTEXTES OÙ *on* ÉQUIVAUT À *nous*

*On* « s'emploie souvent pêle-mêle avec *nous* » (Sandfeld, 1970 : 336), au point qu'il est devenu en français un « concurrent de *nous*, surtout dans la langue familière » (Goosse-Grevisse, § 724). Cette situation résulte des propriétés grammaticales de *on*, qui est exclusivement réservé à la fonction sujet. Il ne peut être régi ni par un verbe, ni par une préposition et il n'a en propre ni forme de possessif, ni forme adaptée à l'expression de l'impératif. Aussi est-ce *nous* qui intervient, du moins quand la référence s'y prête, pour pallier ces lacunes systémiques :

- (4) (a) Notre vie n'est pas à *nous*, *on* s'en aperçoit ; tâchons qu'elle soit tout entière à Dieu, c'est le moyen de retrouver, bien au-delà, ce que *nous* semblons perdre. (Lamennais, 1854)
- (b) N'importe, *nous* avons quatre ou cinq mois devant *nous*, *on* s'en tirera. (Daudet, 1897)

---

qu'il ne situe pas par rapport à la situation d'interlocution et les rôles qui y sont distribués. Il s'ensuit que deux occurrences de /on/ peuvent bien apparaître dans la même phrase, sans pour autant être nécessairement coréférentielles [...] » (Berrendonner, 1981 : 45). Les études sur *on*, notamment celles qui sont fondées sur des corpus oraux, fournissent maints exemples de ce phénomène.

- (c) Si l'on s'attache à quelqu'un qui a exposé sa vie pour **nous**, **on** s'attache aussi naturellement à quelqu'un pour qui l'on a exposé sa vie ; (Marmontel, 1761)
- (d) Entre **nous**, **on** peut se dire de ces choses-là. (Zola, 1871)
- (e) Chez **nous**, **on** trouve que c'est trop triste. (Daudet, 1879)
- (f) **On** n'a pas **nos** jambes de vingt ans. (Descaves & Nozière < Sandfeld 337)

Dans les exemples réunis sous (4), *on* ne peut ainsi remplacer que les *nous* préverbaux (*nous semblons*, *nous avons*). Les *nous* post-prépositionnels (*à nous*, *devant nous*, *pour nous*, *entre nous*, *chez nous*) et les *nous* sous-jacents au possessif (*Notre vie*, *nos jambes*) sont à l'abri de toute variation. Au contraire de *nous*, *on* est donc toujours préverbal et inaccentué (clitique) ; *ipso facto*, il est exclu des positions détachées et de la mise en relief par *c'est... que*, où *nous* le supplée dès que la référence inclut l'énonciateur :

- (5) (a) **Nous**, **on** est vraiment au danger ; (Barbusse, 1916)
- (b) **Nous**, **on** veut pus se l'laisser mettre,  
Vaut mieux s'tourner les pouc's en rond ;  
Quand un larbin y parvient maître  
L'est cor pus carn' que son patron !  
(Rictus, *Les soliloques du pauvre*, 1897)
- (c) et puis, c'est loin du château... faut ça... les maîtres n'aiment pas quand les jardiniers sont trop près... et **nous**, **on** craint de gêner... de cette façon **on** est chacun chez soi... ça vaut mieux pour tout le monde... (Mirbeau, *Le Journal d'une femme de chambre*, 1900)
- (d) **On** grimpe, **nous**. (Guillaume, 2 ans, le 6. 10. 2012)
- (e) C'est **nous** qu'on dansera avec les p'tites Allemandes (Benjamin, 1915 < Sandfeld, 339)

Ainsi, dans (5a-d), les détachements initiaux ou finaux se réalisent sous la forme *nous, on* ou *on...*, *nous* ; *nous* apparaît également dans la structure dite clivée *c'est nous qu'on dansera* (5e), qui concurrence dans le parler populaire la version canonique *c'est nous qui danserons*. Dans ces contextes, l'alternance entre *on* et *nous* s'accompagne d'une coréférence parfaite<sup>9</sup>, et l'on ne saurait soutenir que *on* y est indéfini. Une polysémie de *on* s'est donc instaurée, à partir des contextes où un *on*, à sens indéterminé, est localement glosé par un *nous*, que ce soit ou non de manière explicite.

Omniprésente en français actuel, désormais ritualisée<sup>10</sup>, la séquence *nous(,)* *on* + verbe conjugué n'est cependant attestée, dans les textes littéraires de la base Frantext, qu'à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>. Absente par exemple chez Émile Zola<sup>12</sup>, elle apparaît pour la première fois sous la plume d'écrivains comme Jehan Rictus ou Octave Mirbeau, soucieux de réalisme syntaxique dans leur représentation de la « parlure populaire » : voir (5a-c), où l'emploi de *nous,...on...* s'accompagne d'autres traits de la langue familière. Sans surprise, la séquence investit ensuite les romans consacrés à la vie des poilus de la première guerre mondiale (Benjamin, Barbusse, Genevoix ; p. ex. : *Nous, on va s' battre, nous on va s' tuer*, Benjamin, 1915 < F). Céline écrira de préférence *nous on* sans virgule : *Nous on ne discutait jamais de politique nous*. (Céline, 1932 < F), et le fera figurer en subordination : *Mme Divonne, c'est elle qui gardait la boutique jusqu'à midi tous les matins, pendant que nous on traçait dehors à la recherche d'une position*. (Céline, 1934 < F)

---

<sup>9</sup> Ce qui n'est pas forcément le cas : voir p. ex. (4a) ci-dessus.

<sup>10</sup> Cf. ces exemples authentiques, parmi bien d'autres possibles : *donc nous on a tout fait à pied* (oral, base OFROM) ; *ns on rentre tt de suite* (texto, Corpus suisse de SMS en français).

<sup>11</sup> Les bases Frantext, OFROM ainsi que le Corpus suisse de SMS en français ont été consultés en juin et juillet 2013.

<sup>12</sup> On lit ainsi dans les dialogues de Zola : *Nous autres, nous travaillons* ; *Nous autres, nous nous en fichons* (Zola, 1880 et 1887 < Frantext), etc., et chez lui, *on* ne relaie *nous* que quand le détachement est prépositionnel : *Chez nous / Entre nous, on V*, cf. exemple (4d) ci-dessus. Sur cette question évoquée ici à grands traits, voir les dépouillements minutieux de Sandfeld, 1970 : 330 *sqq.*

### 3. RÉTICENCES DES PURISTES, OU LES AMBIVALENCES D'UN SUCCÈS

Épris de monosémie et soucieux de proscrire les ambiguïtés<sup>13</sup>, les puristes ont vu d'un mauvais œil l'essor de *on*. Ils s'en sont pris notamment aux suites de *on* non coréférentiels (voir (3a-b) *supra*), considérées comme des fautes ou des négligences. Voici trois témoignages de cette sévérité de la norme à l'endroit de *on* (le dernier extrait a le mérite de rappeler l'étymologie de *on*, dont il n'a pas été question jusqu'ici).

(6) (a) « *(Faute)*. — *On* doit suivre les bons conseils que l'*on* nous donne. *On* a fait ce que l'*on* nous a commandé. *On* vous a dit qu'*on* ne passe pas par ici, parce qu'*on* l'a défendu.

*(Correct)*. — *Nous* devons suivre les bons conseils que l'*on* nous donne. *Nous* avons fait ce que l'*on* nous a commandé. **Les grammairiens exigent aujourd'hui que le pronom *on*, répété dans une phrase, se rapporte à la même personne : [...]** » (L. Durrieu, *Parlons correctement. Dictionnaire raisonné de locutions vicieuses et de difficultés grammaticales*, Toulouse, Fournier Frères, sans indication de date, 274, mes caractères gras)

(b) « **Inadvertances gênantes, aussi, que celles consistant à utiliser dans une même phrase des *on* se rapportant à des sujets différents. Il vaut mieux ne pas imiter Théophile Gautier, qui, dans *Jean et Jeannette*, a écrit :**

*On* [= *la servante ou le maître d'hôtel, probablement*] *vint dire à Mme de Kerkaradec qu'elle était servie, et l'on* [= *les convives*] *passa dans la salle à manger.* »

(Pierre-Valentin Berthier & Jean-Pierre Colignon, *Le français écorché*, Paris, Belin, 1988, 159, mes caractères gras)

(c) [À propos de *on*] « **S'il est un mot qui plaise aux Vaudois que nous sommes, c'est bien celui-là. Notre sympathie s'est portée tout entière sur**

---

<sup>13</sup> Qui sont pourtant, on le sait, inhérentes au fonctionnement des langues naturelles...

ce mot si latin, si français. Il nous a pris le cœur. Nous l'avons naturalisé vaudois, et déclaré bourgeois d'honneur de toutes nos communes.

Et nous avons bien fait. **Encore qu'à cela, il y ait certain danger.**

Si *homme* vient de l'accusatif latin *hominem*, *on* vient du nominatif *homo*. Il signifie donc en raccourci: *homme*, et c'est pourquoi il retrouve parfois son article: *l'on* ("Ce que *l'on* dit et ce que *l'on* pense.") Et venant du nominatif, il est toujours sujet. Fait d'un son, et figuré par deux lettres, nasal, sonore, bref, **il est rapide et net, très français et bien de chez nous.** Et le **coquin** a toutes les nuances et les souplesses: "Mon garçon, *on* est courageux", "Ma fille, *on* est courageuse"; le voilà masculin et féminin. Il est des deux genres au singulier, il le reste au pluriel: "*On* est tous égaux devant la loi"; quand Madame de Sévigné et sa fille ne se querellaient plus, **on** disait d'elles: "*On* est réconciliées." » (Camille Dudan, *Le Français, notre langue*, Bienne, Les Éditions du Chandelier, 1940 : 32, mes caractères gras ; pour compléter ce florilège, voir les citations réunies par Peeters, 2006)

Les auteurs de ces extraits expriment clairement leur gêne devant la plasticité référentielle de *on*. Ils cherchent à en cadrer l'emploi et à cette fin, ils préconisent tantôt le recours à *nous* pour remplacer les *on* inclusifs, tantôt le recours à des désignateurs plus explicites. La position de Camille Dudan, qui dirigea le lycée classique cantonal vaudois, est plus nuancée (6c); il n'en voit pas moins un « danger » dans l'engouement de ses compatriotes pour *on*. Aurait-il en tête le cas de Ramuz, qui sera abordé plus bas ? Cela n'est pas exclu...

#### 4. L'ESSOR DE *on* : EXPLICATIONS AVANCÉES

Diverses raisons, plus ou moins convaincantes, ont été invoquées pour expliquer le succès de *on* au détriment de *nous* sujet. D'abord, l'argument du substrat dialectologique: dans les dialectes d'oïl, il n'existait pas, semble-t-il, de

quatrième personne spécifique, et les formes de type *je sommes, j'étions...* valaient tantôt pour la première, tantôt pour la quatrième personne (Coveney, 2000). Ensuite, l'argument de l'économie : *on sait, on chante, on finit* sont, sous leur forme orale, conjugués uniquement « par l'avant », alors que les quatrièmes personnes *nous savons, nous chantons, nous finissons* sont fléchies à la fois par l'avant et par l'arrière, ce que d'aucuns considèrent comme plus coûteux. Dans sa *Grammaire des fautes* de 1929, Frei a aussi évoqué le rôle possible de stratégies d'évitement : sont concernées certaines formes d'imparfait qui, à la quatrième personne (*nous, nous croyions..., nous, nous travaillions*), se prononcent comme celles du présent (*nous, nous croyons..., nous, nous travaillons*), engendrant une équivoque absente dans *nous, on croyait, nous on travaillait* ; évitement également de séquences (soi-disant) cacophoniques de type *nous, nous nous...* en cas de séquence sujet détaché + verbe pronominal. Ainsi, à partir de (4b) *supra*, reproduit ci-dessous sous (7), l'énoncé remanié (7') donnerait, si l'on en croit l'explication de Frei, un résultat peu optimal :

(7) = (4 b) N'importe, nous avons quatre ou cinq mois devant **nous, on** s'en tirera. (Daudet)

(7') N'importe, nous avons quatre ou cinq mois devant **nous, nous nous** en tirerons. (Énoncé remanié)

Coveney, 2000, s'est cependant demandé, à juste titre, pourquoi les séquences de type *vous, vous vous...* ne sont pas affectées de la sorte. Pour quelle raison (7') serait-il jugé cacophonique et non (7'') ?

(7'') N'importe, vous avez quatre ou cinq mois devant **vous, vous vous** en tirerez. (Énoncé remanié)

En suivant Coveney (2000), les contextes qui admettent *nous* sujet en français vernaculaire contemporain relèvent en gros des types suivants :

(8) (a) [... ;] **nous**, on n'est ici que de passage... (Ramuz, 1934)

(b) Tu mettrais des amis, toi, tu oserais, toi, les loger dans un endroit pareil ? En ce qui me concerne, pas question : **on** leur laisse **notre**

chambre, et c'est nous qui montons au second où je suis en train d'installer un lit [...] (Benoziglio, 2004)

(c) Chantons tous en chœur.... / Dépêchons-nous. / Allons-y. / Parlons-en.

(d) Il s'appelle X... et enseigne, mettons, la littérature. (Green, 1943)

Ceux qui sont assis ont réservé par avance, ce sont, disons, les abonnés. (Perrut, 2009)

(e) nous n'avons que quatre repas à assurer par semaine parce qu'i n mangent pas là le soir (oral < corpus Coveney, 2000 : 469)

*Nous* supplée *on* en détachement (8a) ou en construction clivée avec *c'est... que* (8b), sans qu'il y ait de variation possible (§ 2 *supra*) ; il en va de même pour les impératifs de quatrième personne (8c), dont certains sont figés, réinterprétés comme des sortes de marqueurs discursifs. Dans la liste ci-dessus, seul (8e) relève d'un emploi productif de *nous*, qui pourrait entrer en concurrence avec *on* : *on (n')a... / nous(,) on (n') a...* Or, dans le corpus oral dépouillé par Coveney, les emplois de cette espèce, avec *nous* sujet, ne représentent que 4,4% des occurrences. Les emplois concernés relèvent d'un registre soutenu, ce que confirment le cas échéant d'autres indicateurs (ainsi, dans (8e), la réalisation du *ne* de négation, souvent omis dans la langue familière). Dans le corpus étudié par Coveney, *nous* sujet apparaît dans la bouche de locuteurs qui s'expriment au nom d'une institution, à laquelle ils s'identifient et dans laquelle ils jouent un rôle actif (Coveney, 2000).

## 5. LES PRONOMS D'EXTENSION VAGUE DANS *La Beauté sur la terre* DE CHARLES-FERDINAND RAMUZ (1927)

Après ce bilan, venons-en à l'emploi de *nous* et de *on* dans *La Beauté sur la terre*. Ce roman de Ramuz narre l'arrivée en terre vaudoise de Juliette, une orpheline de dix-neuf ans élevée jusqu'alors à Santiago-de-Cuba. Voici, à travers quelques

exemples caractéristiques, les contextes dans lesquels *nous* apparaît dans ce roman :

- (g) (a) Il fallut trois semaines à la réponse de Milliquet pour parvenir à destination, ce qui **nous** mène au commencement d'avril. Peu de temps après, une dépêche du consul **nous** avait appris que la jeune fille s'était embarquée. (Ramuz, *La Beauté sur la terre*, 11, mes caractères gras)
- (b) Il voit tout à présent avec précision et comme dans une lunette ; il voit qu'elle est là, qu'elle se redresse, qu'elle s'est à demi tournée, riant par-dessus son épaule et la belle étoffe de soie jaune ; qu'elle revient sur ses pas lentement ; — ensuite, tout à coup le biais du mur **nous** l'a reprise. (*Ibid.*, 124)
- (c) mais alors **notre** place à **nous**, est-ce que ce sera ici ? (*Ibid.*, 200)
- (d) **Nous**, dit-il, **on** va où **on** veut. **On** a tout parce qu'**on** a rien... (*Ibid.*, 139)
- (e) Et, **nous** qu'**on** est des clients sérieux, voilà que tu **nous** envoies une gamine, ou bien si c'est que tu veux garder l'autre pour toi tout seul ? (*Ibid.*, 71)
- (f) [...] ; regrettant de ne pas avoir déchiré la lettre dès sa venue, mais enfin le facteur déjà avait dû remarquer le timbre, **on** n'en voit pas souvent de cette espèce **par chez nous** ; de toute façon... (*Ibid.*, 9)
- (g) [L'héroïne est assaillie par un prétendant brutal] [...] ; il a couru, elle court devant, il la rattrape par la manche, la manche cède ; voilà comment **on** est **traitée**, ah ! qu'est-ce qu'**on nous** veut parmi les hommes ? où faut-il fuir ? que faut-il faire ? (*Ibid.*, 149)
- (h) **Nous**, ils [i.e. les oiseaux] ne **nous** gênent pas, parce qu'**on** est levé en même temps qu'eux et bien souvent avant eux dans le métier, [...] (*Ibid.*, 95)
- (i) Elle était avec **nous** et était comme une parure qu'**on** aurait eue à **notre** vie. (*Ibid.*, 137)

Dans ce roman de 271 pages, le pronom de quatrième personne ne figure que comme régime d'un verbe ou d'une préposition, sous forme de possessif ou de constituant détaché, et dans de rares impératifs de type *disons*, autant de contextes où *on* comme nous l'avons vu plus haut (§ 2) est syntaxiquement exclu. À partir de l'exemple (9d), on voit *nous* alterner, à référence égale, avec un sujet *on*, interprété *ipso facto* comme incluant l'énonciateur — que ce soit en discours direct (9d-e), en discours direct libre ((9f-g) ; cf. la marque de féminin singulier de *traitée* dans g), ou dans un passage traduisant un point de vue interne au récit (9i). L'indice *on* investit donc ici, de manière plus constante encore que dans le corpus oral analysé par Coveney, 2000, la position sujet où, sauf erreur ou omission de ma part, aucun *nous* n'est attesté de tout le livre<sup>14</sup>.

Qu'en est-il, au plan référentiel, de ces *on* généralisés par Ramuz ? On observe d'abord qu'en l'absence de relais par la quatrième personne, nombre d'entre eux demeurent équivoques, à l'instar de (2g) *supra* ; ils peuvent inclure ou non l'énonciateur, cela même quand la référence est circonscrite, comme dans les exemples (10), grâce à des indicateurs locatifs (deux successivement dans (10c), et quatre dans (10d)) :

- (10) (a) Et c'était sous des oiseaux de mer, **ici on** n'a que des moineaux ;  
c'était dans le grand soleil, ici il faisait froid encore, [...] (*Ibid.*, 13)
- (b) **Dans le café, on** avait ouvert une fois de plus l'atlas [...] (*Ibid.*, 14)
- (c) **On** disait **dans le village** : « Elle ne fait pas beaucoup de bruit, la demoiselle ; » — en même temps, une échelle de soleil a été déroulée par un trou dans les nuages jusqu'à l'eau, comme quand **d'un navire on** jette une corde à des naufragés. (*Ibid.*, 21)
- (d) Rouge seul ne regardait pas ; tout regarde. [...] **On** regarde **du haut de la falaise, on** regarde **de la barque, on** regarde **de la rive, on** regarde **de dessus le banc**. (*Ibid.*, 213)

---

<sup>14</sup> Voir, dans les exemples (9h-i), la façon systématique dont *nous* « cède la place » à *on* dès que la position sujet est concernée.

Ce qui donne toutefois sa particularité au style de Ramuz, c'est la propension du romancier à désigner successivement, à l'aide d'indices personnels distincts, un référent [+ humain] aux contours plus ou moins flous :

- (11) (a) Il faisait un grand soleil que le lac renvoyait. **On** voyait les branches nues des platanes aller à la rencontre l'une de l'autre comme les poutres d'un plafond ; elles projetaient leurs ombres rejointes jusque sur les tables de la salle à boire, dans le bout desquelles elles se cassaient, laissant tomber leur autre moitié sur le plancher. Mais il y avait aussi leurs ombres au-dessus de **vous**, à cause de la lumière d'en bas. **On** la voyait venir par-dessus le mur bordant la terrasse ; elle frappait de bas en haut les branches et les gros troncs verts, faisant bouger au plafond ces autres ombres un peu plus pâles. (*Ibid.*, 9)
- (b) Et, peu à peu, **on** rentrait dans le monde qui venait à **vous** par une espèce de grande voûte [...] (*Ibid.*, 229)
- (c) Volontiers **on** descend le dimanche **du haut pays et des villages qui sont sur le mont ou en arrière** : des jeunes gens, garçons et filles ; et c'est quand cette belle eau se met à briller d'en bas entre **vos** échalias et **vous** appelle par-dessus **vos** petits murs. Volontiers **ils** venaient et louaient à Perrin un de ses bateaux pour une heure ou deux. (*Ibid.*, 121)
- (d) [Trois jeunes filles cueillent de la mousse dans la forêt] **On** arrive dans un taillis. C'est une ancienne clairière. **On** voyait les hauts poteaux électriques avec leurs anneaux de peinture rouge et l'inscription : *Danger de Mort*, qui **vous** fait rire. Un merle est parti à plat devant **elles**, en battant des ailes avec de grands cris, et **elles** ont marché un petit moment encore entre deux haies qui empêchaient de rien voir. (*Ibid.*, 228-229)

Ramuz s'est fait délibérément, on le sait, le porte-parole d'une collectivité, la population rurale vaudoise de son temps. Alors que *nous* de (9a-b) construisait ce que l'on appelle un narrateur intra-diégétique, solidaire des protagonistes issus de cette communauté, c'est un *vous* générique qui, dans (11a-d), vient relayer le *on*

acteur ou spectateur des événements. Il en résulte un effet complexe : d'une part, la communauté dépeinte se voit attribuer un statut d'interlocutrice ; d'autre part, tout lecteur quel qu'il soit est invité à s'identifier, fugitivement au moins, avec cette communauté. Les SN démonstratifs déictiques *ces autres ombres un peu plus pâles, cette belle eau*, concourent à cet effet : ils obligent l'interprète à restituer de l'information non fournie au préalable et, partant, à se placer lui-même dans la situation décrite. En (11c) et (11d), un référent collectif et modulable est saisi tour à tour par *on*, *vous* et *ils / elles*, ce dernier signalant, dans l'un et l'autre cas, un retour à la perspective du narrateur principal<sup>15</sup>.

L'extrait qui va suivre présente un condensé des potentialités de *on*, « indice-caméléon » omniprésent dans le roman de Ramuz. La jeune orpheline Juliette vient de débarquer d'Amérique latine après un long voyage ; elle est hébergée dans une chambre de l'auberge de son oncle où, tout en découvrant son nouvel environnement, elle revit en désordre, dans un état de conscience altéré, une série d'épisodes éprouvants (visite à l'hôpital, décès de son père, démarches administratives, traversée en bateau, voyage en train...) :

- (12) Il y avait un mélange de toute espèce de choses dans sa tête, puis l'une d'elles grandissait avant de se placer devant les autres : c'était un bateau. C'est une toile cirée avec une assiette et un verre, une grosse dame portant un brassard jaune et blanc autour de la manche de sa jaquette grise serrée à la taille et boutonnant sur une guimpe à col montant. **On** voyait comme une des baleines entrant dans un pli de la peau sous le menton chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, parce qu'elle **vous** parlait. Elle ne **vous** parle plus... **On** voit en face de **soi** un mur avec un papier gris à petites roses blanches. Le mur vient à elle à travers l'autre image qui s'amincissait, qui est devenue transparente, comme quand la trame d'une étoffe s'use.

<sup>15</sup> Voir Creissels, 2008, qui établit une typologie des emplois de *on* selon leurs potentialités de coréférence. Outre le *on* grammaticalisé de quatrième personne, variante de *nous*, il pose ainsi un *on* *gnomique* compatible, en termes de coréférence, avec le possessif de troisième personne (*son / sa / ses*), avec le réfléchi *soi(-même)*, et avec la cinquième personne (*vous*). Bien plus contraint, le *on* dit *existentiel* (ou indéfini) est considéré quant à lui comme « discursivement inerte ».

S'étant levée, elle va au mur et le touche, et c'est bien un mur. Puis, de nouveau, elle est sur sa chaise, de nouveau elle est balancée, la chaise montant sous elle pour commencer ensuite à descendre, à descendre toujours plus, pendant qu'on a froid autour du cœur. Il lui a semblé que la nuit était venue. **On** a entendu crier les sirènes dans la brume. **On** heurte, la porte s'ouvre. Elle voit, sans lever la tête, elle voit entre ses doigts qu'on lui apporte son repas sur un plateau, puis elle a dû pleurer longtemps. Elle a dû dormir et dormir beaucoup, seulement **on** ne sait plus quand **on** commence à dormir et quand **on** cesse de dormir. Les nuits et les jours s'emmêlent, comme quand **on** met les doigts d'une main entre les doigts de l'autre main. **On** est ici, et, en même temps, c'est l'hôpital, un pot de tisane, le lit de fer, les draps blancs, la veilleuse, la feuille de température fixée au mur par des punaises ; — **on** entend les moineaux venir piquer du bec dans le chéneau à petits coups secs ou bien le fer-blanc grince sous leurs pattes ; — et, à présent ? oh ! **on** l'a enterré. **On** la mène dans des bureaux. Elle va chez un photographe, **on** a collé la photographie sur une page de carnet ; **on** a appliqué le sceau humide moitié sur la photographie, moitié sur la page écrite. Elle a froid. Elle s'étend sur son lit ; elle se roule dans ses couvertures. Le wagon où elle se trouve est tout près de la locomotive ; la locomotive siffle, siffle encore, les freins frottent contre les roues ; une secousse, **on** s'arrête brusquement : [...] (*Ibid.*, 26-28)

À partir de la deuxième phrase du passage, la narration adopte le point de vue de Juliette, ou éventuellement d'un narrateur-témoin : *on*, puis *vous* assure alors deux modes distincts de généralisation, à partir de l'expérience individuelle vécue par l'orpheline (*on voyait...*, *elle vous parlait*). Avec *Le mur vient à elle...*, c'est un retour à la perspective du narrateur-zéro, mais avec des îlots où le point de vue de l'héroïne reprend le dessus (*pendant qu'on a froid autour du cœur ; On a entendu crier les sirènes...*) Le passage *On heurte... on lui apporte son repas* introduit ensuite un *on* qui exclut Juliette, suivi d'une nouvelle série de *on* qui au contraire la

désignent en amplifiant son point de vue (*on ne sait plus... , on met les doigts, on est ici... , on entend...*). Affranchie des consignes normatives (voir § 3), la fin de l'extrait aligne les *on* non coréférentiels, ce qui permet d'illustrer à la fois la confusion des pensées de l'héroïne et sa passivité de mineure ballottée par les événements : *on l'a enterré [i.e. le père], on la mène... , on a collé la photographie... , on a appliqué le sceau... on s'arrête*. En lisant cet extrait, on mesure les difficultés que peuvent rencontrer les traducteurs (cf. François, 1984 ; Fløttum & al., 2007) : impossible en effet, en passant à une autre langue, de préserver la continuité du *on* français, qui permet d'indifférencier de manière si efficace les actants anonymes des procès successifs.

Dans le passage suivant, tout aussi maîtrisé, *on* apparaît comme sujet de plusieurs verbes de perception et de connaissance, dans des commentaires relatifs aux actions de l'héroïne :

- (13) Dans le bout du jeu de quilles, une sorte de passage s'ouvrait entre deux murs. Elle était entrée dans le passage ; elle s'arrête. Elle lève la tête, la tournant à droite et à gauche. C'était à droite ; le mur était plus haut qu'elle. Mais alors **on a commencé à voir qui elle était**, parce qu'elle n'a pas été empêchée. Un char à échelles avait été poussé contre le mur ; elle l'empoigne des deux mains par derrière, ayant noué son châle autour de sa ceinture, puis elle se met à grimper le long de l'échelle, dans la lune, car la lune venait de sortir de derrière les nuages, et la lune a été sur elle, sur ses cheveux d'abord, puis ses épaules, puis sur sa jupe, sur ses jambes. Et **on a connu sa souplesse**. Elle s'est tenue un instant en haut du mur, toute ramenée sur ses mains qu'elle tient à plat devant elle ; c'était le bord d'une terrasse cimentée où **on** venait étendre la lessive, comme **on** voyait à des fils de fer fixés entre leurs supports. C'était tout bleu de lune là ; elle a été toute noire et blanche dans ce bleu. **On a vu qu'elle savait faire. On a vu qu'elle savait s'y prendre**. Elle ne s'est pas redressée, elle ne s'est pas mise debout **on** aurait pu la découvrir bien trop facilement. (41-42).

Si l'on excepte *c'était le bord d'une terrasse cimentée où on venait étendre la lessive, comme on voyait à des fils de fer...*, dont le premier *on* renvoie à un actant indéterminé et le second, au point de vue « amplifié » du personnage, les *on* de ce passage renvoient à une entité quelque peu énigmatique à première vue : elle ne relève ni d'un point de vue intra-diégétique, car personne n'est là pour observer l'escapade nocturne de Juliette, ni, à l'évidence, du point de vue d'un narrateur omniscient. Dans cette scène à connotation quasi cinématographique, il semble que *on* renvoie plutôt à un spectateur externe à l'espace narratif, tirant les inférences des images qui lui sont montrées.

En guise de conclusion toute provisoire, voici un dernier extrait où l'auteur exploite de manière particulièrement originale les virtualités référentielles de *on*. Dans ce passage, deux personnages, Décosterd et Maurice, se retirent dans un lieu solitaire en vue d'un conciliabule qui doit rester secret :

(14) Malgré que la ruelle fût déserte, une vieille prudence avait conseillé Décosterd ; ayant pris Maurice par le bras, il l'avait entraîné derrière les remises. **Là rien que du foin, de la paille, des machines agricoles, des outils, et rien, en fait d'êtres vivants,** que des souris et les chats, quand ceux-ci veulent bien encore faire leur métier et ne pas se laisser trop attirer par les rencontres dont ils ont l'occasion dans les vergers au clair de lune. **Point d'oreilles ici, du moins de celles qui peuvent comprendre, et point d'yeux qui puissent connaître, ce qui est encore autre chose que de voir.**

[Dialogue des deux conspirateurs]

**On** a entendu la voix de Maurice :

[Suite du dialogue]

Il y a eu un petit silence, **on** ne voit rien. Et donc il y a eu juste le temps qu'il a fallu à Décosterd pour porter la main à sa nuque parmi ses cheveux coupés ras sous la casquette ; après quoi **on a entendu** :

[Suite du dialogue]

Le reste des paroles que les deux hommes ont dites se perd dans le pied de ce mur en briques de béton, sans fenêtre, au-dessus duquel il n'y a que le gros papier d'emballage tout froissé du ciel ; [...] (185-187)

Le narrateur principal insiste longuement, au début comme à la fin du passage, sur l'absence de témoins humains. Cela ne l'empêche pas d'introduire à deux reprises, dans la suite, le prédicat de perception *on a entendu...*, qui implique, de manière paradoxale, la présence d'un narrateur-témoin des faits<sup>16</sup>, alors que le paragraphe final assure, quant à lui, le retour à la perspective du narrateur-zéro.

Maingueneau, 2000, s'est penché sur ce type de phénomène, auquel il a donné le nom d'« angélisme narratif ». À propos d'un passage de *L'Assommoir* de Zola qui présente, en particulier grâce à l'usage de *on*, un semblable « brouillage dans la distribution régulière des plans de narration », il écrit :

Tout se passe comme s'il se produisait ici une sorte de trou interprétatif par un brouillage entre trois plans : celui du narrateur zéro, celui du narrateur-témoin (qui reste extérieur à l'histoire, même s'il participe du monde évoqué), et celui des personnes de l'histoire [...].

[...] l'angélisme narratif implique un plan énonciatif d'un type très singulier, qui ne serait rapportable à aucune instance, mais qui serait plutôt une zone mouvante où diverses instances, passant l'une dans l'autre, perdent leurs contours. (*Ibid.* : 85)

Jugé rare par Maingueneau, ce phénomène de brouillage est pourtant mis en œuvre plus d'une fois par Ramuz, qui semble même, dans un passage tel que (14), en fournir une théorisation implicite.

---

<sup>16</sup> Le passage *on ne voit rien* est plus ambigu : il peut refléter aussi bien le point de vue des personnages que celui de ce témoin dont l'existence a été niée au préalable.

## BIBLIOGRAPHIE

- Avanzi, M., Béguelin, M.-J. & Diémoz, F. (2014). Présentation du corpus OFROM – corpus oral de français de Suisse romande. Université de Neuchâtel, <http://www.unine.ch/ofrom>
- Béguelin, M.-J. (2014). La concurrence entre *nous* et *on* en français. In : Janner, M. C., Della Costanza, M. A., Sutermeister, P. (éds). *Noi – Nous – Nosotros: Studi romanzi – Études romanes – Estudios románicos*. Berne, Peter Lang, 73-96.
- Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale*. Paris, Gallimard.
- Berrendonner, A. (1981). *Éléments de pragmatique linguistique*. Paris, Éditions de Minuit.
- Berrendonner, A. & M.-J. [Reichler-]Béguelin (1995). «Accords associatifs». *Cahiers de Praxématique*, 24, 21-42.
- Blanche-Benveniste, C. (1987). Le pronom *ON*: propositions pour une analyse. In : *Mélanges offerts à Maurice Molho*. Volume III. *Linguistique*. Paris, Les Cahiers de Fontenay, 15-30.
- Blanche-Benveniste, C. (2003). Le double jeu du pronom *ON*. In : Hadermann, P., Van Slijcke A. & Berré M. (éds). *La Syntaxe raisonnée. Mélanges de linguistique générale et française offerts à Annie Boone à l'occasion de son 60e anniversaire*. Bruxelles, De Boeck-Duculot, 45-56.
- Blondeau, H. (1994). De la rareté des formes simples des pronoms disjoints du pluriel dans le français parlé à Montréal. *Culture* 14, 63-72.
- Bouquet, S., 2004. Sémiotique grammaticale et sémantique des (genres de) jeux de langage : les pronoms personnels clitiques en français. *Langages* 153, 28-40.
- Boutet, J. (1984). La référence à la personne en français parlé : le cas de *on*. *Langage et Société* 38, 19-50.
- Coursil, J. (2000). *La fonction muette du langage*. Petit-Bourg, Ibis Rouge Editions.
- Coveney, A. (2000). Vestiges of *nous* and the 1st person plural verb in informal spoken French. *Language Science* 22, 447-481.

- Creissels, D. (2008). Impersonal pronouns and coreference : the case of French *on*. To appear in Manninen, S., K. Hietaam, E. Keiser & V. Vihman (éds.), *Passives and Impersonals in European Languages*. En ligne: <http://www.deniscreissels.fr/public/Creissels-ON.pdf>, consulté en septembre 2013.
- Damourette, J. & Pichon, E. (1911-1940). *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*. Paris, D'Artrey.
- Deshaies, D. (1991). Contribution à l'analyse du français québécois : études des pronoms personnels. *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée* 10, 11-40.
- FLøttum, K., Jonasson, K., Norén, C. (2007). *ON. Pronom à facettes*. Bruxelles, de Boeck.
- François, J. (1984). Analyse énonciative des équivalents allemands du pronom indéfini *on*. In: Kleiber, G. (éd.), *Recherches en pragma-sémantique*. Paris, Klincksieck, 37-73.
- Frei, H. (1929). *La Grammaire des fautes*. Genève-Paris, Slatkine Reprints, 1982.
- Guillaume, G. (1919). *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*. Préfacé par R. Valin. Limoges, Lambert Lucas, 2010.
- Grafström, A. (1969). *On* remplaçant *nous* en français contemporain. *Revue de linguistique romane* 33, 270-298.
- Grevisse, M. & Goosse A. (2009<sup>15</sup>). *Le Bon Usage : grammaire française*. Bruxelles, De Boeck-Duculot.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1980). *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Paris, Armand Colin.
- La Fauci, N. & Tronci, L. (2013). Una ricognizione del NOI nel romanzo 'Se questo è un uomo' di Primo Levi. *Prometeo*, Anno 31, Numero 122, 139-145.
- Leeman, D. 1991. *On* thème. *Linguisticae Investigationes* 15, 101-113.
- Maingueneau, D. (2000). Instances frontières et angélisme narratif. *Langue française* 128, 74-95.

- Manno, G. (1998). « On l'applaudit! »: être péremptoire tout en sauvant la face de tout le monde. In : *Actes du XXI<sup>e</sup> Congrès de Linguistique et Philologie Romanes (Palerme, 1995)*, Ruffino, G (éd.), vol. 2 *Morfologia e sintassi delle lingue romanze*. Tübingen, Niemeyer, 605-617.
- Malrieu, D. (2007). Contribution à une linguistique néo-saussurienne des genres de la parole (2) : analyse des valeurs d'indexicalité interlocutoire de *on* selon les genres textuels. *Linx* [En ligne], 56 | 2007, mis en ligne le 21 février 2011, consulté le 11 octobre 2012. URL : <http://linx.revues.org/377> ; DOI : 10.4000/linx.377.
- Moignet, G. (1965). *Le pronom personnel français. Essai de psycho-systématique historique*. Paris, Klincksieck.
- Muller, C. (1970). Sur les emplois personnels de l'indéfini *on*. *Revue de linguistique romane* 34, 48-55.
- Peeters, B. (2006). «Nous on vous tu(e).» La guerre pacifique des pronoms personnels. *Zeitschrift für romanische Philologie* 122/2, 201-220.
- Rabatel, A. (2001). La valeur de *on* pronom indéfini / pronom personnel dans les perceptions représentées. *L'Information grammaticale* 88, 28-32.
- Riegel, M., Pellat, J.-C. & Rioul R. (2009). *Grammaire méthodique du français*. Paris, PUF.
- Sandfeld, Kr. (1970). *Syntaxe du français contemporain. I. Les pronoms*. Paris, Champion.
- Söll, L. (1969). Zur Situierung von *on*, *nous* in neueren Französisch. *Romanische Forschungen* 81, 535-549.
- Tasmowski, L. & Verluyten, P. (1985). Control Mechanism of Anaphora. *Journal of Semantics* 4, 341-370.
- Viollet, C. (1988). Mais qui est *ON*? *Linx* 18, 67-75.

#### ROMAN ÉTUDIÉ

Ramuz, C.-F., *La Beauté sur la terre*, 10<sup>e</sup> éd., Paris, Grasset, 1928.

## BASES DE DONNÉES

Base textuelle Frantext, ATILF-CNRS : <http://www.frantext.fr/>

OFROM – corpus oral de français de Suisse romande. Université de Neuchâtel :  
<http://www.unine.ch/ofrom>

The Swiss SMS Corpus, version 2013.04.04. Distributed by the University of  
Zürich on behalf of sms4science : <http://www.sms4science.uzh.ch>.

Copyright © 2013 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

### **Pour citer cette communication :**

Marie-José Béguelin, *Note sur l'emploi de on chez Charles-Ferdinand Ramuz* [en ligne], Bruxelles,  
Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2013. Disponible sur :  
<<http://www.arlfb.be> >